

La synthèse des données en recherche qualitative : une évidence à travailler

Marc-Henry Soulet, Docteur en Sociologie

Université de Fribourg, Suisse

Résumé

Derrière la thématique de la synthèse des données en recherche qualitative se tient une question à haut potentiel explosif, celle du statut d'éléments théoriques déjà existants dans la production empirique de la théorie. Comment clarifier les liens entre théorie et recherche qualitative afin de rendre compte d'une progression intégrative des données faite de réduction de sens et de mise en lien des catégories conceptuelles et de découvrir la catégorie centrale, celle autour de laquelle coagulera l'explication? Cette contribution, partant de l'assertion que des éléments théoriques ne remontent pas d'eux-mêmes à la surface du terrain quand on sollicite celui-ci en l'investiguant, cherche à rendre compte des principes et modalités qui structurent le travail du chercheur dans la production d'une synthèse théorisante. Deux métaphores permettront de situer les termes de l'enjeu. Celle du maïeute facilitant l'accouchement du déjà-là prêt à sortir ou celle du Docteur Viktor Frankenstein fabriquant, par assemblage de morceaux de sens pris de-ci de-là, une cohérence globale (au risque de produire un monstre analytique, déconnecté de la réalité du terrain).

Mots clés

SENSIBILITÉ THÉORIQUE, SYNTHÈSE DES DONNÉES, INTERPRÉTATION, IMAGINATION RÉALISTE, RECHERCHE QUALITATIVE

Introduction

Synthèse des données. Rien est moins simple en recherche qualitative – et je remercie mon collègue et ami Gérard Bourrel de m'avoir invité à y réfléchir à l'occasion du 6ème colloque du RIFREQ. Soit, cela semble tomber sous le sens puisque cette opération est indolore et invisible, puisqu'il faut simplement laisser remonter les catégories émergentes, les laisser murir en catégories conceptualisantes et attendre qu'elles s'agrègent progressivement. Il n'y a donc rien à faire et donc rien à en dire non plus puisqu'il s'agit d'un processus auto-engendré. Soit, nous sommes face à un phénomène mystérieux qui procède de la révélation; les manuels de recherche qualitative, quand ils abordent ce chapitre, sont par exemple extrêmement peu diserts et s'en tiennent à une discrétion sans fond qui couvre difficilement quelques pages.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 41-58.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

Certes, nous avons le célèbre modèle EAI (étiqueter, articuler, intégrer) qui renvoie à la non moins fameuse trilogie (codage ouvert, codage axial et codage sélectif) promue par la théorisation ancrée. Mais nous sommes peu avancés quand leur caractéristique première est de sous-expliquer le troisième terme, celui justement qui nous préoccupe ici. En fait, derrière la thématique de la synthèse des données en recherche qualitative se tient une question à haut potentiel explosif, celle du statut d'éléments théoriques déjà existants dans la production empirique de la théorie. Comment alors clarifier les liens entre théorie et recherche qualitative afin de rendre compte d'une progression intégrative des données faite de réduction de sens et de mise en lien des catégories conceptuelles et de découvrir la catégorie centrale, celle autour de laquelle coagulera l'explication?

Pour tenter d'explicitier cela et de donner à voir les opérations qui se cachent derrière le mystère de la synthèse des données, deux moments forts scanderont ce texte après avoir rappelé ce qui fait de la thèse de l'émergence une illusion épistémologique autant que méthodologique : l'examen des formes de mobilisation de la théorie pour procéder à ladite synthèse et la nature du produit théorique sur laquelle celle-ci débouche.

L'ignorance théorique, un mirage entretenu

En recherche qualitative, c'est un lieu commun que d'opposer validation de la théorie et production de la théorie et de faire reposer la pratique du chercheur sur un axiome fort : il lui faut éviter de se laisser influencer par des catégories provenant d'un cadre conceptuel préexistant. Au lieu de commencer à poser des hypothèses et à mobiliser un cadre conceptuel déjà fixé pour ensuite appliquer cette modélisation au phénomène étudié, les chercheurs qualitatifs se doivent de commencer par la collecte de données sans *a priori* pour ensuite dégager ce qui a du sens. L'ignorance théorique est ainsi souvent posée comme une vertu, reposant sur une sorte d'*epoché* des connaissances préalables avec la volonté de travailler directement avec le terrain, tant la théorie semble constituer un obstacle à l'accès direct à la réalité. Dans la lignée de la théorie ancrée, on considère ainsi qu'il faut arriver sur le terrain avec un œil neuf, qu'il faut faire *tabula rasa* des connaissances antérieures, qu'il faut enquêter sans préparation ciblée sur le plan théorique, bref qu'il faut avant toute chose - impératif quasi catégorique - mettre entre parenthèse les cadres explicatifs déjà existants.

François Guillemette (2006), en rappelant les fondements de la théorisation ancrée, souligne parmi les quatre grandes opérations : la suspension temporaire du recours à des cadres théoriques existants et la procédure d'analyse favorisant l'ouverture à l'émergence. Barney Glaser et Anselm Strauss ont, quant à eux, clairement emblématisé, aux yeux de nombreux chercheurs qualitatifs, le fait que des considérations et des spéculations théoriques *a priori* devaient être évitées dans la théorie ancrée.

Howard Becker, avec son sens habituel de la provocation, va même jusqu'à qualifier la théorie de mal nécessaire (1993) et déclare toujours commencer une recherche avec une forte conscience de son ignorance. « De plus, [ajoute-t-il] je suis assez arrogant pour laisser de côté ce que les gens ont déjà écrit sur ce que je m'appête à étudier ». Il ose même dire un peu plus loin que « c'est avec moins de théorie au départ que l'on produit de la bonne science sociale » (2005, p. 59).

Les choses sont claires et réglées d'avance. Exit la théorie dans la recherche qualitative. Est-ce si sûr?

Eh bien non! Pas si l'on en croit les « aveux » des principaux intéressés qui oscillent entre relativisation méthodologique et précision procédurale. Barney Glaser et Anselm Strauss précisent en effet dans une note de bas de page dans *La découverte de la théorie ancrée* : « Bien sûr, le chercheur ne s'approche pas de la réalité en faisant *tabula rasa* des données antérieures. Il doit disposer d'une perspective qui l'aidera à voir les données pertinentes et à en extraire des catégories significatives » (1967/2010, p. 88). Et ils insistent même pour dire qu'en théorie ancrée, le chercheur doit avoir une « perspective sociologique » et une « sensibilité théorique ».

Dans *La conscience de la fin de vie*, ils ne dissimulent même pas le fait que leur sensibilité théorique soit fortement préstructurée (1966/2016). Dans le chapitre final de cet ouvrage explicitant la méthode mise en œuvre et la spécifiant comme emblématique de la théorie ancrée, ils expliquent l'importance de leur expérience récente de la fin de vie (père pour Barney Glaser; mère et ami pour Anselm Strauss) qui les a fait beaucoup réfléchir à cette question, ainsi que l'existence d'une enquête préalable d'Anselm Strauss sur la fin de vie à l'hôpital, et disent ensuite que

pour ces raisons, une attention particulière aux attentes de la fin de vie et aux contextes de conscience a guidé la collecte des données préliminaires; l'élaboration systématique de ces concepts et du paradigme a prévalu lors du recueil de données complémentaires et l'analyse qui en a suivi (Glaser & Strauss, 1966/2016, p. 318).

Une modalité qui semble s'inscrire en rupture totale avec les principes énoncés de la théorie ancrée et revendiqués comme tels par beaucoup de chercheurs qualitatifs. Howard Becker, quant à lui ajoute : « Ce n'est pas dire que je n'ai aucune d'idée. Mais, je déteste la façon dont certaines personnes évoquent leur travail de terrain comme une « table rase » attendant que les choses émergent » (2005, p. 60).

Nous sommes là face à un beau malentendu.

Donc, *volens nolens*, dit ou pas dit, formalisé ou non, mobilisé ou non, peu importe en quelque sorte, un cadre théorique d'ensemble est bien présent *a minima*, et pesant même, dans toute recherche, qualitative ou pas d'ailleurs. Il fonctionne comme un cadre de référence, non discuté et non réfutable, permettant de sélectionner de façon

« naturelle » des données pertinentes et des observations judicieuses, et de produire ainsi des interprétations adaptées et ajustées. En d'autres termes, de la théorie, il y en a toujours car sans vision du monde, sans pré-entendement, celui-ci serait profondément illisible et incompréhensible. De l'induction pure, en somme, serait une pure illusion en ce sens.

« Nous ne sommes jamais en pure émergence » précisent fort justement Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2003, p. 191). Contrairement, en effet, à l'idée promue et comprise de la théorie ancrée et de l'induction analytique, la théorie n'émerge pas des données. Elle suppose un travail du chercheur, un travail orienté, reposant sur la comparaison constante de plusieurs matériaux dont diverses théories existantes. La synthèse des données est un assemblage; elle ne naît pas d'elle-même ni n'émerge à proprement parler des données ou du terrain. L'ignorance théorique est un mythe (Labelle et al., 2012), elle est invoquée pour susciter la réceptivité empirique du chercheur. Mais prise au pied de la lettre, la suspension des cadres théoriques connus peut conduire à la paradoxale autant qu'incongrue justification d'une posture a-théorique. S'il n'y a pas d'émergence spontanée de la théorie à partir du terrain, alors cela signifie que la théorisation, fût-elle ancrée, est le fruit d'une activité du chercheur autant délibérée qu'intense (Dubar & Demazière, 1997) et repose donc sur un travail électif des données et d'analyses préexistantes pour produire une compréhension de l'objet considéré.

En recherche qualitative, la théorie a une place évidente qu'il faut admettre et rendre visible, plutôt que s'évertuer à la dissimuler comme si elle était une vieille dame indigne. Osons le dire, la théorisation à partir des données de terrain suppose une forte et régulière mobilisation, dans des registres différents, de théories préexistantes. L'activité même d'enquête passe par l'identification des données et par leur articulation afin de construire une compréhension du problème concerné permettant de progresser de manière nécessaire vers la solution, vers la formulation d'une hypothèse explicative. Mais elle ne peut y parvenir qu'en s'adossant à des supports théoriques adéquats disponibles. Dès lors, il convient de se pencher sur la place que la production empirique des données fait à des éléments de théorie ou de quasi-théorie déjà existants.

Si l'on résume donc l'idée centrale de ce premier moment de notre argumentation, les chercheurs qualitatifs ne définissent pas clairement leur objet et leur cadre d'analyse avant le début de leur recherche. Cependant, ils ne partent pas sans bagages. Ils partent avec des idées. Et une fois leur travail commencé, ils examinent de nouvelles pistes, appliquent de nouvelles idées interprétatives aux données récoltées et révisent leur jugement analytique en cours de route à la lumière des travaux existants. Ils font donc preuve davantage d'un esprit ouvert, un esprit ouvert informé, pré-informé même, par une « sensibilité théorique », et surtout capable de « révision analytique » à la lumière de ce que l'enquête dévoile, de ce que le

chercheur comprend de ce qu'il est en train d'étudier et de ce que ses connaissances des recherches précédentes l'amènent à considérer.

La sensibilité théorique, un fil d'Ariane

Comment, alors, « se méfier de l'allégeance théorique » et « cultiver la sensibilité théorique » (Lejeune, 2019, p. 28)? Nous sommes en effet là devant un butoir constitutif de la synthèse des données en analyse qualitative, pris entre l'exigence d'un ancrage dans les données empiriques et la préservation d'une certaine distance théorisante dans l'analyse. Comment, en effet, être attentif et attentionné aux données de terrain et soucieux d'une mise en perspective théorique à des fins de catégorisation, d'articulation et d'intégration, bref d'interprétation contrôlée? Comment, en somme, trouver un « compromis entre cadre conceptuel préalable et affranchissement théorique » (Labelle et al., 2012, p. 81)? Comment revendiquer la mobilisation d'une réceptivité théorique dont devrait faire montre, par essence, le chercheur qualitatif, alors même qu'il lui a été intimé de se délier de tout présupposé théorique quand il entame son travail de terrain?

La perspective comme un support de pertinence

Qu'est-ce donc que cette idée de perspective? Une vision (ou des repères) déjà là, inspirés par des travaux antérieurs et forgés par des prédécesseurs, fût-ce soi-même, pour entrer sur le terrain, se repérer et se mouvoir dans le maquis de significations qui l'habitent. Essayons d'explicitier cela à partir de ce que Howard Becker donne à voir de sa manière de procéder pour mener ses travaux (Soulet, 2005). La sensibilité théorique qui nourrit ses analyses provient moins de ses lectures, du moins des lectures explicites sur l'objet sur lequel il travaille comme il se plaît à nous le dire, que de sa propre armature théorique personnelle. En fait sa démarche s'appuie sur des outils de travail qu'il a déposés dans sa sacoche de sociologue qui fonctionnent comme un *a priori* analytique explicite structurant de manière ontologique la lecture à produire de la réalité investiguée. Ainsi, Howard Becker a régulièrement recours à des prémisses théoriques qu'il ne discute ni ne justifie et qui lui servent à ordonner ses données et à étayer ses analyses. Il part toujours avec des idées de travail, qu'il distingue d'ailleurs explicitement des notions d'hypothèses ou de cadre théorique, trop contraignantes à ses yeux. Des idées de travail, c'est-à-dire des sortes de « concept de sensibilisation », bien différents des concepts définitifs (Blumer, 1954). En d'autres termes, il existe, chez Howard Becker, comme chez tout chercheur qualitatif, un usage de la théorie fonctionnant comme un principe de pertinence, pas toujours mis en vue mais bien présent, afin de sélectionner, parmi l'infinité d'observations possibles, celles qui sont retenues et pour produire les conjectures à la base de sa logique d'induction analytique.

Très tôt, pour ne pas dire dès la première confrontation avec le terrain, l'enquêteur se nourrit d'inputs théoriques qui lui permettent de se forger une image, une image provisoire, une image hypothétique, au sens littéral du terme, qu'il va

remodeler sans cesse au cours de son investigation, une image qui naît en bonne partie de la mobilisation de ses savoirs antérieurs, dont ses connaissances et ses orientations théoriques préalables. Qu'il le veuille ou non, il recourt minimalement, dès l'observation initiale, à une forme de synthèse faute de quoi il serait « confronté à l'indéfini des valeurs que peuvent prendre les indices » (Boudon, 1985, p. 10), image qui a pour finalité première d'aider à circonscrire l'investigation et à se repérer dans les données pour tenter d'en comprendre la portée. En ce sens, ces constructions jouent, dans un premier temps, un double rôle de contextualisation, de balisage et d'affinement de la mise en problème ainsi que de principe d'évaluation des données. Il en va de même tout au long du processus d'enquête. Nous voyons, comme scientifiques aussi, le monde à travers la représentation que nous en avons et notre travail est « orienté et informé dans son intégralité par cette image sous-jacente » (Blumer, 1969, p. 24).

Des stabilités locales comme transcendances relatives (Corcuff, 2002)

La sensibilité théorique constitue un outil disponible pour approcher le phénomène considéré et voir ce qui se trouve dans les données qu'il a été possible de récolter à son propos. Mais comment se forge et de quoi se forme cette sensibilité du chercheur? Assurément de sa réceptivité à certains aspects de la réalité, mais une réceptivité dont l'acuité provient de son *background* antérieur, de sa familiarisation avec les écrits sur la question et aussi de ses « connivences théoriques », pour reprendre une expression aussi imagée qu'adéquate de Jason Luckerhoff et François Guillemette (2012, p. 52).

La sensibilité théorique nourrit donc la perspective avec laquelle le chercheur perçoit les données empiriques et les considère; elle constitue le cadre d'interrogation de son expérience d'enquête. « sans laquelle on risque tout simplement de ne rien voir, de ne rien recueillir qui soit théorisable » (Dubar & Demazière, 1997, p. 51). Si donc le chercheur qualitatif ne peut, par principe inductif, recourir à une prédestination théorique de ses résultats et donc, avec certitude préalable, savoir où son enquête l'emmènera ni décider à l'avance quelle théorie mobiliser, une bonne assise théorique lui est nécessaire pour procéder à l'analyse de ses données, forger des concepts *ad hoc* et les intégrer en une élaboration théorique ancrée.

Pour pouvoir construire cette image, le chercheur a besoin de s'appuyer sur des stabilités locales (Boudon, 1985), c'est-à-dire sur des certitudes posées comme extérieures à l'objet considéré, qui se nourrissent d'un stock disponible et partagé de connaissances (Schütz, 1987), articulant l'expérience courante de la vie quotidienne et un état des connaissances scientifiques à un moment donné. Ces stabilités sont en quelque sorte les béquilles invisibles, en tant qu'externalités du raisonnement, et incertaines, puisque non falsifiables et choisies sur la base de la vraisemblance sociale et scientifique, que le chercheur doit invoquer implicitement pour lire les données et les faire parler. Elles sont locales car elles sont produites expressément dans et pour un contexte particulier, mais ce qui leur confère leur stabilité, c'est leur prétention à

transcender la situation analysée. Ces transcendances relatives (Corcuff, 2002) sont révisables, ce qui n'enlève rien à leur validité intrinsèque et à leur pouvoir explicatif pratique, mais simplement cela signifie que, en cas d'invalidité, elles ont épuisé leur pertinence dans le contexte donné, leur capacité à étayer une catégorie analytique.

Le chaînage avant-arrière : un pas argentin analytique

Mais comment résoudre la quadrature du cercle, c'est-à-dire s'adosser à des éléments théoriques sans pour autant tomber dans les sirènes tant honnies du placage, lors de l'analyse des données, de déductions empruntées à un modèle théorique. Assurément en recourant à des concepts déjà là, pris comme des supports d'intuitions analytiques, « sans pour autant devenir aveugles aux autres questions, et en demeurant ouvert aux autres perspectives » (Charmaz, 1995, p. 37). Le risque de biais théorique peut être ainsi contrebalancé par le pluralisme théorique du chercheur, capable de manier plusieurs référents conceptuels pertinents au gré de leur utilité (Labelle et al., 2012). Au fil de la progression de son enquête, mais aussi pour la faire progresser, le chercheur va donc puiser dans sa besace théorique des éléments de sens désignant un aspect saillant de ce qu'il comprend des données. Ces éléments de sens (approximations notionnelles, pré-catégories, embryons conceptuels, peu importe comment on les nomme) vont s'enrichir mais aussi être rectifiés, voire purement et simplement être abandonnés au profit d'autres au fur et à mesure de la comparaison des données empiriques et de leur confrontation avec celles-ci.

Barney Glaser mobilise l'image du pas de danse (deux pas en avant, un pas en arrière) pour qualifier ce processus de va-et-vient (1978). Il serait plus juste, d'ailleurs, de se représenter le pas argentin du tango pour ce faire. Il ne s'agit pas tant en effet de voir après chaque avancée analytique un retour vers l'étape précédente que de se représenter un déplacement latéral à la suite de la progression vers l'avant. L'idée de Barney Glaser de chaînage avant-arrière est bien sûr intéressante pour souligner le travail d'ancrage de toute avancée analytique et l'alimentation empirique continue de l'élaboration des catégories conceptualisantes; elle traduit bien la progression hélicoïdale de l'enquête (Glaser, 2011). Mais elle ne rend pas compte de la force du glissement de côté pour déplacer la perspective et renouveler la sensibilité analytique. En fait, il faut probablement considérer avec Anselm Strauss (1993) que l'on a affaire à un double mouvement, le premier, qu'il qualifie de « temporel », pour marquer un retour validant vers les données déjà recueillies et le second, qu'il appelle « relationnel », pour souligner le processus d'articulation conceptuelle des données. Le chaînage entre données empiriques et explications théoriques préconstruites permet par la confrontation un travail de durcissement et de rectification; il s'agit d'un montage proposant, à partir d'une foison d'informations et de données, de dessiner des relations entre registres appartenant à des univers différents, un montage, fortement fragile car

hypothétique, qui repose sur le recours à la comparaison constante et qui mobilise deux procédures distinctes quoiqu'enchâssées.

L'une repose sur la comparaison verticale, elle-même doublement orientée sur l'échelle spatio-temporelle, vers l'arrière, rétrospective et vers l'avant, prospective. Le montage, qui progresse chemin faisant (Becker, 2005), suppose tout d'abord d'être constamment confronté aux données pour voir si elles peuvent trouver place dans ce modèle analytique en construction et lui donner de la densité et de la robustesse. Ce premier mouvement fait retour sur les faits enregistrés tout au long du processus d'enquête et puise empiriquement dans la mémoire du problème. Le second va de l'avant et recherche logiquement des faits auxquels porter attention; la présomption de rapports projetés de façon logique guide la recherche d'indices entendus alors comme micro-preuves (Soulet, 2011a). Le mouvement de va-et-vient permanent entre ces deux procédures tire en même temps vers la reconstitution et la projection et permet ainsi « de découvrir ce qu'il faut ajouter ou enlever à l'explication pour qu'elle fonctionne » (Becker, 2002, p. 303), pour qu'elle coïncide avec les faits et qu'elle apparaisse en même temps « comme une manière raisonnable de relier les choses entre elles » (Becker, 2002, p. 47).

L'autre s'appuie sur une comparaison horizontale. D'une part, il s'agit de comparer les données entre elles, de constater des rapports dans ce qui a été observé, en jouant de la méthode de la concordance et de la différence (Stuart Mill, 1843/1866). Ici, c'est l'amplitude des observations qui sert de support à la validation et à la montée en généralité. Cette idée de « largeur » du spectre, rejoignant la notion d'analyse des variations sur le continuum des dimensions chère à Anselm Strauss et à Juliet Corbin (2004), signifie la nécessité de recueillir des informations sur tous les sujets concernés par la recherche afin de dégager des ramifications transversales aux données. D'autre part, la comparaison porte son attention sur les relations afin de produire les catégories conceptualisantes (Paillé & Mucchielli, 2003), car il n'existe pas de correspondance directe entre description et concepts. Ce qui est interprété, ce ne sont pas des faits, des conduites, des actes, mais des relations entre des faits, des conduites, des actes et des éléments structurels. Il s'agit donc de mettre en relation et d'articuler des propriétés conceptuelles, de dégager par comparaison des combinaisons dans des situations et contextes différents, de relier par confrontation synchronisée des catégories pour en faire des pièces d'un ensemble signifiant.

Le pas argentin analytique se nourrit donc d'une expérimentation logique, et non pratique, (Soulet, 2011b) et de sa modalité centrale, la comparaison systématique pluri-orientée. « Cherchez la majeure » nous dit Howard Becker (2002), cette quasi-loi sans laquelle il n'y pas de salut pour la synthèse des données puisqu'il n'existerait aucune accroche à la démonstration, la majeure celle qui illumine l'ensemble de la situation comme le renversé (du tango), une figure aussi spectaculaire que maîtrisée.

Le coup de force interprétatif, un nœud gordien

Si la progressivité de la synthèse des données et la linéarité de son déploiement sont une illusion, alors de quoi parlons-nous? Certes, il arrive parfois que, très tôt, « émerge » une ligne fédératrice des catégories rendant compte d'une cohérence analytique de la mise en perspective des données. Mais, probablement, faut-il vite déchanter. Si « l'évidence » est si forte et si immédiate, c'est alors qu'il y avait peu de chose à découvrir, l'énigme n'en était pas une (on connaissait depuis longtemps le coupable et c'est par « négligence » des connaissances antérieures qu'elle apparaissait comme telle) ou la question était mal posée, faute d'avoir pris le temps de la documenter, par excès de confiance dans sa sensibilité théorique a-théorique ou par manque de souplesse problématisante. Bref, il s'agissait, à l'évidence, d'un biais de l'enquête, quel qu'ait pu être sa nature.

Mais, la plupart du temps, c'est par un geste fort que se trouve tranché le nœud gordien, par un acte d'affranchissement de l'ancrage dans les données – même si c'est pour y revenir immédiatement. C'est par un nécessaire risque interprétatif (Olivier de Sardan, 2008), souvent produit par un raisonnement analogique ou métaphorique, que l'on déniche la majeure en l'extrayant de sa tanière où elle se terrait bien à l'abri des errements du chercheur en mal d'émergence. Ce qui fait la force de ces majeures, c'est qu'elles fonctionnent – elles font sens au point d'être une explication acceptable, comme une manière raisonnable de lier des événements et des faits entre eux. Mais il ne faut pas voir dans ce processus la mise en œuvre d'une opération graduelle visant à produire une vision progressivement synoptique et scrupuleusement fidèle de la réalité considérée. Il faut admettre, *a contrario* presque, que cette procédure repose sur un coup de force interprétatif. Encore faut-il, après l'avoir extirpé du fatras des liens qui l'enserrait, la valider par un retour aux données et aux théories existantes.

Une recherche qualitative est ponctuée d'actes d'interprétation, à tout moment du processus, (Lahire, 2005), dans les multiples registres du terme – donation de sens, dévoilement de signification, transposition et de traduction d'un système dans un autre – à des fins d'élucidation, de production et de maîtrise du sens. Elle se centre sur la mise en relation de faits, de phénomènes et du sens de cette relation et contient une part de dépassement des données qui est justement le propre de l'interprétation. En ce sens, interpréter est une prise de risque qui présuppose des sauts logiques, des sauts créateurs qui ne peuvent pas, au moment même où ils sont réalisés, être empiriquement étayés ni même argumentés. Interpréter déborde toujours en ce sens la valeur probatoire des descriptions empiriques utilisées. L'interprétation, en tant qu'extraction de sens, c'est aller au-delà de ce que les données brutes disent *a priori* (Soulet, 2011a). Le chercheur est, entre autres chose et, peut-être, avant tout, « un interprétant qui prend position par rapport à ce qu'il observe » (Plouffe & Guillemette, 2012, p. 96); un

interprétant qui s'applique à comprendre ce qui est dit, puis à le traduire en concepts pour décrire et interpréter ce qui est dit.

Mais ce moment suppose de conjuguer méthode, ouverture intellectuelle et imagination. Imagination, le mot est lâché, un mot est chargé de sens tant il peut prêter à des contresens et à des controverses. L'imagination est ce par quoi la découverte advient en même temps qu'elle se dit; c'est par cette voie seule que l'on parvient à lier interprétation et contrôle, mais au prix de quelques amendements à la notion.

Tentons, là encore d'explicitier l'opération analytique que peut être cette imagination contrôlée, cette forme de « réalimagination », pourrait-on dire avec Colin Dexter (1983, p. 274), pour désigner un mélange de réalité et d'imagination. Le problème central que pose un tel travail, c'est celui de la fiabilité de l'assise sur lequel il repose. La plausibilité de cette conjecture repose sur une marque de véridicité : que l'interprétation produite indique quelque chose du réel et concorde avec une représentation réaliste de celui-ci. (Olivier de Sardan, 1996). Cette justesse doit à la fois faire l'épreuve d'une contextualisation et, simultanément, d'une transversalisation des énoncés. Elle suppose une rationalité prudente, capable de contribuer à la formation de cohérences locales et circonstanciées en même temps que d'opérer une articulation avec des cohérences du second ordre (Livet, 2005) venant servir de ressources de certitude et de légitimité pour asseoir la conjecture en l'élargissant par décontextualisation.

Ce coup de force interprétatif est animé par la tension entre une mise en comptabilité locale d'indices et une forme de totalisation, entre des cohérences locales et une cohérence de second ordre qui ordonne ces dernières et les situe à l'égard des éléments incohérents restants. Ce qui fait tenir cette fois-ci ces deux pôles, ce sont les jeux d'échelle (Revel, 1996). Pour ne pas être condamnée à la seule collection des faits et à leur description, l'interprétation suppose de ne pas se focaliser sur l'ici et le maintenant, d'où l'importance des variations de grandeurs d'échelles que permet la comparaison systématique pluri-orientée. Ce qui lie ces mises en cohérences, contextuelle pour l'une, formelle pour l'autre, c'est qu'elles sont l'une et l'autre soutenues par des modèles explicatifs implicites (des majeures) qui leur confèrent leurs assises au moins provisoirement, qu'ils se nomment articulations locales ou schèmes généraux.

La synthèse des données : entre inaccessible étoile et réduction fonctionnelle

Concepts ou théorie, voilà bien un premier dilemme pour la recherche qualitative. Quel est en effet le produit auquel la synthèse des données est censée aboutir? Le concept n'est-il qu'un outil ou bien est-il une fin en lui-même? À moins que ce ne soit une typologie, dont on conviendra sans ambages qu'elle est avant tout une forme ordonnée de description, fût-elle transposable, mais point une explication. Si l'on admet, même

si ce n'est pas aussi souvent le cas que souhaitable, que la fin dernière d'une activité de recherche, fût-elle singulière et située, se donne pour objet de produire une compréhension élargie du phénomène considéré, c'est-à-dire qui vaille pour plus que la seule configuration étudiée, l'enjeu se présente sous un double aspect. D'une part, comment passer du substantif au formel? Comment, en d'autres termes passer d'un résultat analytique, produit d'une enquête, à une modélisation capable de faire sens élargi et de rendre compte d'une compréhension transposable à des objets et à des contextes différents quoique semblables, une compréhension en passe d'être discutable et donc de s'insérer, en soutien ou en rupture, dans les connaissances existantes et de nourrir le débat scientifique? D'autre part, à quel statut peut prétendre le produit de ce passage du substantif au formel? En d'autres termes, quel est son degré de dureté, de robustesse, pour reprendre un concept fort éclairant de Michel Grossetti (2022)? S'agit-il d'une loi causale, d'un modèle formalisé ou d'une simple conjecture (Boudon, 1984)? Ou bien d'un tout autre dispositif, hybride entre factualité et interprétation?

La théorie formelle comme graal de la production empirique de la théorie

Au cœur de la production de la théorie à partir des données, il existe la distinction fondamentale entre le substantif et le formel qu'ont emblématiquement formalisée Barney Glaser et Anselm Strauss (1967/2010). Résumons l'essence de cette idée : est substantif un cadre explicatif qui vaut pour un objet considéré dans un champ considéré; est formel un cadre explicatif qui vaut dans d'autres contextes pour d'autres objets. Un concept (ou une théorie) est qualifié de substantif car il est, *in fine*, local; de formel, car il est à portée élargie.

Ce qui est de l'ordre du substantif a pour mérite premier de fonctionner car, par nature, ajusté au matériau, mais a une portée toujours limitée car restreinte à un ensemble de conditions spécifiques et localisées; il est donc porteur d'une légitimité circonscrite mais suffisante pour rendre compte du phénomène concerné *hic et nunc*. Ce qui est de l'ordre du formel a pour qualité première de pouvoir « rendre compte d'un même phénomène dans une grande variété de situations différentes » (Lejeune, 2019, p. 131) en faisant tourner les catégories analytiques sur des objets différents et dans des contextes différents. Ce qui fait que le formel peut être considéré comme ancré, par contre, c'est qu'il s'appuie sur le substantif pour être bâti. Et c'est par une opération centrale, la translation, que l'on y parvient. La translation contextuelle consiste en effet à décontextualiser un instrument interprétatif et à le formaliser pour le rendre utilisable dans un autre contexte; elle repose donc sur l'idée d'un déplacement par variations contextuelles comme l'illustre l'homologie structurale entre la transition statutaire de fin de vie et la transition statutaire de personne à qui l'on vient de voler un bien (sa carte bancaire par exemple), qui mettent en jeu une même catégorie analytique à propos de processus pourtant bien différents.

À la question donc de savoir quel est le produit de la synthèse des données en recherche qualitative ou, plus précisément, de savoir si la recherche qualitative produit effectivement de la théorie, il est difficile de répondre de manière tranchée. D'une part, parce qu'il subsiste bien des zones d'ombre pour qualifier le passage de substantif à formel (Dubar & Demazière, 1997) au point de parler d'un véritable plafond de verre (Kaufmann, 1996). D'autre part, parce que la distinction entre le conceptuel et le théorique n'est jamais véritablement assumée.

Prenons l'exemple des recherches de Barney Glaser et Anselm Strauss (1971/2014). Peut-on dire que leur travail sur les transitions statutaires, remarquable par ailleurs, propose une théorie formelle, comme ils l'énoncent dans le sous-titre de l'ouvrage? C'est loin d'être certain puisqu'ils nous présentent un concept, les transitions statutaires dont ils vont décliner tout un ensemble de propriétés (désirable ou non désirable, individuel, collectif ou agrégatif, définitif ou réversible, su ou insu, évitable ou inévitable, reproductible ou non...). Certes, ils élargissent la notion de changement de statut en dépassant considérablement le classique rite de passage, grâce à la mobilisation de la notion de transition statutaire. Ils en étendent ainsi le champ de pertinence et son application à une multitude de situations et contextes (le passage en classe supérieure à l'école, la transition entre célibataire et marié, le changement de personne en bonne santé à malade...). Mais, à chaque fois, nous sommes en présence d'un concept célibataire, aussi riche soit-il, fonctionnant de manière isolée. Jamais d'une théorie à proprement parler, si l'on retient, bien sûr la distinction sémantique entre concept et théorie qui fait du premier une représentation abstraite de la réalité d'une classe d'objets, de phénomènes ou de situations, susceptible d'inclure tous les objets réels compris dans cette classe, et du deuxième un corps organisé de concepts et de principes afin d'expliquer un ensemble de phénomènes distincts mais reliés pour donner sens à une réalité plus large mais non directement visible.

De même, si l'on se penche sur la notion de contextes de conscience qu'ils ont forgée à propos de la fin de vie (Glaser & Strauss, 2016), nous avons là un modèle analytique plus complexe que celui des transitions statutaires, puisqu'il permet de distinguer des contextes de conscience de la fin de vie fermés, de suspicion, de simulation mutuelle et ouverts à propos d'objets sur lesquels porte la conscience (la fin de vie, le moment de la fin de vie, les modalités de la fin de vie) et aussi à propos des effets de la (non-)conscience (incidence sur les soins, incidence sur l'attitude du patient face aux soins, incidence sur l'attitude du patient face à la gestion de sa fin de vie). Il est aisé, et les auteurs y recourent dans une intention didactique d'explicitation de cette idée de contextes de conscience, de faire des parallèles entre la situation caractérisant le passage du statut de malade à mourant à d'autres situations comme celle du passage conjoint à conjoint trompé. La translation analytique fonctionne, on y retrouve des homologies structurales (les objets et les effets, bien sûr en ce cas différents de nature).

Mais, se trouve-t-on pour autant devant une théorie formelle. N'avons-nous pas davantage affaire à un concept formel?

En fait, la recherche qualitative se heurte à un double problème. Le graal qu'est la théorie formelle en recherche qualitative prend en effet la forme d'une double quête, passer, d'une part, du conceptuel au théorique et passer, d'autre part, du substantif au formel. Et force est de constater que rares sont les fois où cette double exigence est atteinte, même quand elle est annoncée comme telle. Parfois, on peut observer le passage du substantif au formel par la translation d'une explication/compréhension d'un phénomène particulier d'un champ de pertinence à d'autres champs de pertinence et, donc, noter une montée en généralité conceptuelle. Parfois, mais moins souvent, on peut constater un passage du conceptuel au théorique avec l'articulation d'un « ensemble de concepts fortement développés interreliés par des énoncés de relations qui constituent un cadre intégré » (Lejeune, 2019, p. 132). Mais, il s'agit là, la plupart du temps en ces cas-là, d'une théorie substantive, à portée locale donc. Très rarement, la double hélice analytique (substantif-formel et conceptuel-théorique) est concrétisée dans la production empirique de la théorie.

Des dispositifs théoriques intermédiaires comme échappatoires

Et si, les opérations de théorisation à partir des données n'avaient pas pour vocation, comble du paradoxe, de produire de la théorie, au sens d'un ensemble modélisant de concepts significativement liés entre eux se proposant de rendre compte d'un phénomène social particulier, plus ou moins total, de manière autant explicative que prédictive : bref, n'auraient pas pour but de déboucher sur des quasi-lois de causalité. Émettre une telle proposition ne doit pas être entendu comme une façon honorable, quoique peu confortable, de sortir de l'impasse, mais, bien davantage, doit être pensé comme la conséquence logique du statut des sciences sociales, des sciences empiriquement contraintes en même temps que profondément interprétatives (Olivier de Sardan, 2008; Passeron, 1991). Dans la mesure, en effet, où il n'est pas possible, pour ces sciences du contexte, de reproduire des causes, il ne reste plus qu'à inférer des logiques de fonctionnement à partir des effets observés et de concevoir ainsi, non pas tant des explications théoriques *ad hoc*, que des élaborations formelles à statut hybride, capables de souplesse pour rendre compte de différents contextes en même temps que suffisamment englobantes. Ces constructions intermédiaires, ni concept isolé et ni système explicatif englobant, ne revendiquent pas la promotion d'une causalité efficiente unique ni donc de prévisibilité parfaite, mais proposent des connaissances génétiquement situées et donc non généralisables, mais transposables et extensibles car caractérisant des dispositifs analytiques pouvant jouer différemment selon les contextes et les situations.

Dans cette veine et à la suite de Jon Elster (1998), Hervé Dumez (2021) suggère de considérer l'idée même de mécanisme pour sortir de l'enfermement dans la

singularité des terrains enquêtés et de l'impasse de sa mise en vue uniquement descriptive. Le mécanisme, comme instrument analytique, est précis, parce que construit, et ajusté à une situation particulière et à l'action d'acteurs agissants. Il s'agit d'un modèle analytique, d'une abstraction se focalisant sur l'essentiel en relation avec le problème considéré, et pour cela transposable. Mécanismes ou autres, ces élaborations modestes ressemblent fortement aux théories à moyenne portée de Robert Merton (1965). Nous sommes loin ici de la suprême théorie à la Talcott Parsons (1937) cherchant à donner une vision de la société, de ce qu'est une société; il s'agit bien plutôt de la production d'instruments capables de rendre intelligible le social, du moins certaines de ses configurations et certaines de ses variations, à partir d'un rapport étroit avec le matériau de recherche, sa richesse et sa diversité.

Ces dispositifs intermédiaires donnent ainsi à voir des engrenages, des enchaînements, des procédures à même de rendre compte des conduites des acteurs en situation avec et, par-delà, du sens donné par les acteurs aux événements qu'ils vivent et à leurs actions, comme à celles des autres. Ils sont forgés dans certains contextes par la formulation d'hypothèses « théorisantes » d'abord internes à la situation considérée mais progressivement étendues par transversalisation.

Conclusion

En recherche qualitative, et particulièrement au moment de la synthèse des données visant à produire une compréhension du phénomène investigué, on peut observer une sous-visibilité, quand ce n'est pas une sous-utilisation de la théorie et des cadres analytiques déjà existants. Mais, soit il s'agit d'un biais d'ignorants (Lejeune, 2019) né d'une appropriation superficielle de ce à quoi engage la procédure de théorisation inductive, soit d'une mé-compréhension de ce que recouvre le travail théorique. Dans un cas, nous sommes face à un aveuglement empiriste irrédentiste; dans l'autre, nous sommes confrontés à une réduction sémantique de la mobilisation de la théorie qui n'est vue ici que comme l'appel à un encadrement analytique exclusif des données issues du terrain. Le malentendu provient sans doute aucun de la non-prise en compte d'autres modalités de mobilisation de la théorie.

Mettre la théorie au travail peut, si on ouvre l'empan des possibilités, aussi bien être le tracé d'un design et une aide à la conception de la question de recherche qu'une structuration des modalités d'interprétation des données ou bien encore la production d'un cadre explicatif de moyenne portée. La production d'une compréhension du phénomène considéré, la production d'une signification plausible et partageable, est en ce sens autant structurée par l'observation d'indices invités à parler par leur montée en généralité et par leur transversalisation que par une recherche « expérimentale » d'éléments de véracité étayant des relations présumées méthodiquement énoncées à partir de cadres analytiques déjà là. La synthèse des données en recherche qualitative mobilise ces opérations non pas consécutivement et donc hiérarchiquement, mais

circulairement ou plutôt en articulant des pontages avant et des pontages arrière, en alternant récursivité et projection. Il s'agit en ce sens d'un travail de mixage pour produire un alliage analytique en combinant plusieurs registres (conceptuel, factuel, conjecturel) nourri de son ancrage au terrain... mais aussi de sa référence souple à des repères théoriques disponibles.

Faute donc de s'adosser à des registres de la théorie, tout compte-rendu d'une enquête ne serait qu'un piètre brouet inodore, incolore et sans saveur; ou, pour le dire plus justement, les données retourneraient bien vite à l'état de poussière et leur volonté de synthèse n'aurait été qu'une chimère.

Références

- Becker, H. S. (1993). Theory: The necessary Evil. Dans D. J. Flinders, & G. E. Mills (Éds), *Theory and concept in qualitative research. Perspectives from the field* (pp. 218-229). Teachers College Press.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier*. La Découverte.
- Becker, H. S. (2005). Inventer chemin faisant : comment j'ai écrit *les mondes de l'art*. Dans D. Mercure (Éd.), *L'analyse du social : les modes d'explication* (pp. 57-73). Presses de l'Université Laval.
- Blumer, H. (1954). What is wrong with social theory? *American Journal of Sociology*, 19(1), 3-10.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism*. Prentice-Hall.
- Boudon, P. (1985). L'abduction et le champ sémiotique. *Actes sémiotiques*, VII(67).
- Boudon, R. (1984). *La place du désordre. Critique des théories du changement social*. Presses universitaires de France.
- Charmaz, K. (1995). Grounded theory. Dans J. Smith, R. Harré, & L. Langenhove (Éds), *Rethinking methods in psychology* (pp. 27-65). Sage Publications.
- Corcuff, P. (2002). *La société de verre. Pour une éthique de la fragilité*. Armand Colin.
- Dexter, C. (1993). *Casse-tête en trois temps*. Union générale d'Éditions.
- Dubar, C., & Demazière, D. (1997). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*. Nathan.
- Dumez, H. (2021). *Méthodologie de la recherche qualitative*. Éditions Vuibert.
- Elster, J. (1998). *The cement of society. A study of social order*. Cambridge University Press.
- Glaser B. G. (1978). *Theoretical sensitivity*. Sociology Press.

- Glaser B. G. (2011). *The grounded theory perspective. Conceptualization contrasted with description*. Sociology Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Armand Colin. (Ouvrage original publié en 1967).
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2014). *Transitions statutaires. Une théorie formelle*. Academic Press Fribourg. (Ouvrage original publié en 1971).
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2016). *La conscience de la fin de vie*. Academic Press Fribourg. (Ouvrage original publié en 1966).
- Grossetti, M. (2022). *Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales*. Éditions Hermann.
- Guillemette, F. (2006). L'approche de la *Grounded Theory*, pour innover? *Recherches qualitatives*, 26(1), 32-50.
- Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Nathan.
- Labelle F., Navarro-Flores O., & Pasquero J. (2012). Choisir et tirer parti de la méthodologie de la théorisation enracinée. Un regard pratique depuis le terrain en sciences de la gestion. Dans J. Luckerhoff, & F. Guillemette (Éds), *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages* (pp. 61-84). Presses de l'Université du Québec.
- Lahire, B. (2005). Risquer l'interprétation. Dans B. Lahire (Éd.), *L'esprit sociologique*. La Découverte.
- Lejeune, C. (2019). *Manuel d'analyse qualitative*. De Boeck Éditions.
- Livet, P. (2005). Les diverses formes de raisonnement par cas. Dans J.-C. Passeron, & J. Revel (Éds), *Penser par cas* (pp. 229-253). Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Luckerhoff J., & Guillemette. F. (2012). Conflits entre les exigences de la méthodologie enracinée (MTE) et les exigences institutionnelles en matière de recherche scientifique. Dans J. Luckerhoff, & F. Guillemette (Éds), *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages* (pp. 37-60). Presses de l'Université du Québec.
- Merton, R. K. (1965). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Éditions Plon.
- Olivier de Sardan, J. P. (1996). La violence faite aux données. Autour de quelques figures de la surinterprétation en anthropologie. *Enquête*, (3), 31-59. <https://doi.org/10.4000/enquete.363>
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia Bruylant.

- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.
- Parsons, T (1937). *The structure of social action*. The Free Press.
- Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Nathan.
- Plouffe, M.-J., & Guillemette, F. (2012). *La MTE en tant qu'apport au développement de la recherche en arts*. Dans J. Luckerhoff, & F. Guillemette (Éds), *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages* (pp. 84-114). Presses de l'Université du Québec.
- Revel, J. (1996). *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Gallimard.
- Schütz, A. (1987). *Le chercheur et son quotidien : phénoménologie des sciences sociales*. Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie.
- Soulet, M.-H. (2005). L'angle mort de la logique de la découverte chez Howard Becker. Dans D. Mercure (Éd.), *L'analyse du social. Les modes d'explication* (pp. 75-100). Les Presses de l'Université de Laval.
- Soulet, M.-H. (2011a). Interpréter, avez-vous dit! *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/3471>
- Soulet, M.-H. (2011b). Traces et intuition raisonnée. Le paradigme indiciaire et la logique de la découverte en sciences sociales. Dans P. Paillé (Éd.), *La méthodologie qualitative. Posture de recherche et travail de terrain* (pp. 125-149). Armand Colin.
- Strauss, A. L. (1993). *Continual permutations of action*. Adline.
- Strauss, A. L., & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative*. Academic Press. (Ouvrage original publié en 1990).
- Stuart Mill, J. (1866). *Système de logique déductive et inductive*. Librairie philosophique de Ladrangé. (Ouvrage original publié en 1843).

Pour citer cet article :

Soulet, M.-H. (2023). La synthèse des données en recherche qualitative : une évidence à travailler. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 41-58.

Marc-Henry Soulet est professeur ordinaire de sociologie, titulaire de la Chaire de travail social et politiques sociales à l'université de Fribourg. Il est Président d'honneur de l'Association internationale des sociologues de langue française. Il dirige la collection Res socialis chez Schwabe Verlag où il a coordonné la publication de plusieurs ouvrages.

Pour joindre l'auteur :
marc-henry.soulet@unifr.ch